

Moines n et éditeurs, urbi et orbi La chronique n de Luc Ferry La tribune n de Bénédicte Chéron

Ils sont bénédictins et férus de littérature. Ils lancent une maison d'édition en publiant l'autobiographie d'une intellectuelle russe et un roman albanais. Leur petit monastère rural est ouvert aux quatre vents. Visite d'une PME pas comme les autres.

Le Figaro · 21 Jul 2017 · Astrid de Larminat adelarminat@lefigaro.fr (1) « Mot à mot. Une vie dans le siècle soviétique », de Liana Loungine, traduit du russe par Bertrand Jeuffrain, Éditions des Quatre Vivants, 400 p., 24 €.

On se croirait dans un palace. À ceci près que le luxe d'attentions dont on est entouré ici semble être l'expression surabondante d'une bonté naturelle. Tout est simple, non ostentatoire. Parce qu'on n'est pas dans un hôtel fastueux mais dans un monastère de village perdu dans les vastes étendues ondulantes d'une partie de la Champagne qu'on dit «pouilleuse» tant les sols y sont pauvres. Et ceux qui vous reçoivent comme un prince ne sont pas des serveurs en livrée mais des serviteurs de Dieu en robe blanche. Le secret de cette hospitalité incomparable? «Tout hôte sera accueilli au monastère comme le Christ », dit la règle de saint Benoît que suivent les quatre moines bénédictins de la branche olivétaine qui vivent ici, à Mesnil-Saint-Loup. « Nos monastères ne pourraient exister sans vous, hôtes de passage, familles, amis du Christ, chercheurs de sens, agnostiques. Tous, vous nous aidez à devenir ce que Dieu désire que nous soyons », renchérit frère Bertrand, l'actuel prieur, convaincu que son Dieu qu'il appelle Père est présent dans ses frères, tous.



La journée des moines est rythmée par la liturgie des heures, depuis la cloche qui sonne les matines à cinq heures et demie jusqu'aux complies. Ce jour-là, après l'office des vêpres, frère Guillaume, portier et hôtelier du monastère, a mis le couvert dans le parloir pour dîner avec leur invitée. Seuls les hommes sont admis au réfectoire. Qu'à cela ne tienne, on déplace la table dans une autre pièce! D'ordinaire les moines prennent leur repas en silence en écoutant une lecture – en ce moment, une biographie de Fénelon - mais ce soir, c'est relâche. Ils discutent, se taquinent, comme des frères de sang. Leur connivence est palpable. Frère Bernard, archiviste et jardinier de la communauté, est toujours prêt à rire. Frère Étienne, l'aîné, parle peu mais ne perd pas une miette de ce qui se dit.

Frère Bertrand, intarissable conteur, essaie de dire ce qui motive leur amour passionné pour l'autre, le proche et le lointain. Il a un don pour voir au-delà des masques qui le défigurent ce qu'il y a de meilleur en chacun. Et ce fond de beauté inaltéré ne cesse de l'émerveiller. Frère Bertrand n'est pourtant pas un candide. Il est depuis huit ans l'exorciste du diocèse de Troyes. Le mal, il l'a rencon-

tré. Il ne l'intimide plus. Il a une arme imparable qu'il vous livre avec le sourire en invoquant sainte Thérèse d'Avila : « On dit : le diable, le diable, le diable. Je dis : Jésus, Jésus, Jésus. »

Peur de rien

Suivant ses pensées, il cite Vassili Grossman : « Il y a toujours un impondérable dans la nature humaine, c'est la bonté aveugle. » Dans *Vie et Destin*, le grand écrivain russe rapporte une scène dont il a été témoin en 1945 à Moscou, après la victoire soviétique. Frère Bertrand raconte : « Un cortège de soldats allemands traversait la ville, pliés en deux, exténués de souffrance et de faim, pitoyables. Des badauds s'attroupèrent, s'interdisant de les plaindre. Et soudain, des grands-mères russes toutes desséchées s'avancèrent vers les prisonniers et leur tendirent des morceaux de pain, ce pain qui leur manquait tant. » Le moine ne se lasse pas de cette vision sublime. La même scène est racontée par Liliana Lounguine, dans son autobiographie fleuve, *Mot à mot* (1), qui fut un best-seller en Russie. Le livre de cette femme née à Moscou en 1920 paraît enfin en français. Il est publié par la maison d'édition des Quatre Vivants que lancent nos moines de Mesnil-Saint-Loup.

Une maison d'édition, alors qu'ils ont déjà tant à faire et que le marché de la librairie est saturé, quelle drôle d'idée. Frère Étienne, cadet d'une fratrie de scientifiques éminents, est le cellérier de la communauté, celui qui tient les comptes, tandis que ses trois autres frères moines sont d'indécrottables littéraires, anciens de l'hypokhâgne et de la khâgne de Louis-le-Grand et d'Henri-IV. On sent qu'il n'est pas loin de penser que si leur maison d'édition dégage un jour des bénéfices, ce sera miraculeux. Mais parce qu'il est moine et que les moines n'ont peur de rien, il dit : « Il faut tenter l'aventure. Dieu nous parle par les désirs qu'il met à en nous. »

« Ora et labora »

Quand on leur demande pourquoi ils sont devenus éditeurs, on obtient des réponses désarmantes. Connaît-on vraiment les raisons pour lesquelles on fait ceci ou cela ? semblent-ils dire, avec des têtes de lutins qui n'ont pas le temps de se poser des questions inutiles. Se sentent-ils héritiers du fol esprit d'entreprise qui animait les moines bâtisseurs du Moyen Âge et de leur passion pour la diffusion des grands textes qui en firent d'infatigables copistes ? Ils ne semblent pas y avoir pensé. Pour eux, c'est plus simple que cela. Un moine ne vit pas que d'amour et de prière. La devise bénédictine est connue : *Ora et labora*. Prie et travaille. Leur atelier de céramique ne faisait plus recette. Il leur fallait se reconvertir. Ils ont fait avec leur désir, leurs talents et aussi avec le trésor invisible que constitue leur réseau d'amitiés international et intellectuel qui vaut tous les « scouts » littéraires professionnels.

Ainsi ce sont des amis russes qui leur ont apporté l'autobiographie de Liliana Lounguine, juive agnostique, amie de Jean-Pierre Vernant, mère du réalisateur Pavel Lounguine (*L'Île*, *Taxi Blues*), qui raconte sa vie pleine de bruits, de fureur et néanmoins de bonheurs au sein du milieu intellectuel moscovite tout au long du siècle, un récit passionnant. D'où leur viennent ces amis russes ? Les frères sourient en regardant leur prieur, qui s'explique. Tellement impatient de vivre dans « la grande présence de Dieu » qui l'attirait depuis l'enfance, frère Bertrand entra au monastère à 18 ans. « Mais vers l'âge de 30 ans, j'ai connu un moment difficile. Je me demandais ce que j'avais fait de ma vie. L'existence d'un moine n'est pas épargnée par les crises de croissance, pas du tout ! C'est même le contraire, parce que la solitude et le silence n'offrent pas de dérivatifs. On est obligé d'affronter ses monstres intérieurs. » On le regarde. Il a une présence forte et légère. Les passions qui l'habitent semblent avoir été décantées de toute violence, lavées dans le sang de l'Agneau, comme dit l'Apocalypse. On pense aux figures de starets de la littérature russe. En 1985, il part donc se reposer chez une cousine qui est en poste à l'ambassade de France à Moscou. C'est une révélation. « J'ai eu l'impression d'arriver chez

moi. » Il y noue des amitiés très fortes avec des dissidents invisibles. Depuis, il y retourne tous les dix-huit mois et, l'été, le monastère accueille ses amis de l'Est qui débarquent parfois par familles entières. « Les Russes m'ont beaucoup aidé. Chez eux, les crises sont normales. Grâce à eux, je me suis autorisé à exprimer des passions qui m'habitaient. »

Connaître la culture des uns et des autres

Frère Bertrand observe de près et avec lucidité les changements qui ont lieu en Russie. « Qui sommes-nous pour leur faire la morale? » Pour faire tomber les murs de peur entre les peuples, on ne peut que créer des liens d'amitié gratuits et apprendre à connaître la culture des uns et des autres. C'est pourquoi il n'a pas hésité quand un ami diplomate lui a conseillé de publier le roman d'un écrivain albanais, Baskhim Shehu, fils du numéro deux du régime communiste qu'Enver Hoxha fit assassiner en 1981. Préfacé par Éric Naulleau, *Le Jeu, la chute du ciel* (2) est inspiré par ce que l'auteur a vécu pendant les dix ans qu'il a passés en prison après la mort de son père. « On est dans un univers proche de celui de Kafka et parfois de Dostoïevski. À un moment, un franciscain prisonnier est torturé par un ancien séminariste devenu policier qui lui dit : "C'est nous qui sommes Dieu." »

Le dîner fini, on fait le tour du cloître et du jardin, foisonnant, fleuri, égayé d'arbres fruitiers. Un setter fougueux approche. Voici Tipia, la mascotte des enfants qui passent des vacances à l'hôtellerie, la terreur des vieilles dames qui viennent ici à la messe. Frère Guillaume fait la généalogie des chiens du monastère. Elle remonte à l'année 1901. Dans l'inventaire des biens réalisé après le vote de la loi qui aboutit à la fermeture des monastères et à leur mise en liquidation judiciaire, le chien est mentionné. Le dimanche, Tipia accompagne frère Bernard dans son jogging hebdomadaire. Né en 1962, fils d'un officier, ce dernier a grandi à Neuilly et fait sa scolarité à Sainte-Croix. Les moines de Mesnil ont vécu dans les beaux quartiers de Paris, avenue de Wagram, rue Dufour, et fréquenté des écoles prestigieuses. Ils auraient pu se faire une belle place dans le monde. Frère Guillaume, né en 1971 à Saint-Germain-en-Laye, explique sa vocation avec son sérieux de normalien : « Quand on est amoureux, on n'hésite pas. » Mais pourquoi ici et pas dans une abbaye illustre? « J'ai senti que Dieu qui me connaît mieux que personne me disait : tu seras heureux ici. Je n'ai pas cherché plus loin. » On visite enfin la bibliothèque, riche de 60000 ouvrages. Frère Bertrand furète dans les rayonnages russes. C'est sa salle de jeu. Dans des cartons qui attendent d'être rangés, il y a la bibliothèque que le cardinal Cottier, le théologien de Jean-Paul II, leur a léguée.

Ce n'est pas un hasard si ce petit monastère si ouvert a des liens intellectuels et fraternels qui passent les frontières. Le père Emmanuel, son fondateur, un curé de campagne de génie de la fin du XIXe siècle, passionné par le judaïsme et les Églises d'Orient, fit édifier le monastère au chevet de l'église du village parce qu'il rêvait de créer une unité organique entre les moines et le monde. Fils de charpentier, il apprit l'hébreu dans son presbytère sur des cahiers d'écolier, traduisit et commenta avec une audace amoureuse étonnante le Cantique des Cantiques. Il est aussi l'auteur d'un commentaire des psaumes au sujet duquel il correspondit avec un rabbin de Bohême à qui il déclara son « grand amour pour Israël ». Décidément, les vrais liens entre les peuples ne se font pas sous les ors des ambassades. (2) « *Le Jeu, la chute du ciel* », de Baskhim Shehu, traduit de l'albanais par Michel Aubry, Éditions des Quatre Vivants, 200 p., 19 €.

J'ai senti que Dieu qui me connaît mieux que personne me disait : tu seras heureux ici. » Je n'ai pas cherché plus loin

FRÈRE GUILLAUME